

## Coups d'oeil

---

Numéro 263, novembre–décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63373ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(2009). Compte rendu de [Coups d'oeil]. *Séquences*, (263), 60–63.



## The Boys Are Back

On aurait pu s'attendre à un mélodrame. Le résultat s'avère un film dramatique et une éloquente réussite, tant sur le plan de l'interprétation que de la mise en scène. L'originalité du roman de Simon Carr, magnifiquement adapté à l'écran par Allan Cubitt, réside dans sa distanciation face aux événements tragiques. *La vie continue* semble être le mot d'ordre du film. Et pourtant, après la mort prématurée de sa seconde épouse, le personnage de Joe Warr, incarné de façon sobre par un Clive Owen puissant, ne cesse d'exprimer par moments sa douleur et son désarroi devant les nouvelles tâches ménagères et familiales qui l'assaillent et qu'il ne peut éviter. Point de pathos dans ce drame intime inspirant, simplement une illustration des choses de la vie telles qu'elles se présentent. Le jeu remarquable des comédiens s'ajoute à une mise en scène limpide qui parle avec un humanisme optimiste de tous ces tracasseries incontournables de l'existence. La caméra, aussi soignée que majestueuse, filme des corps qui s'agitent selon les circonstances. Ils expriment la joie, la douleur, l'abandon, la confusion et l'espoir avec une intensité sans pareil. **The Boys Are Back** est un grand film.

ÉLIE CASTIEL

■ Australie / Grande-Bretagne 2009, 104 minutes — Réal. : Scott Hicks — Scén. : Allan Cubitt, d'après le roman de Simon Carr — Int. : Clive Owen, Laura Fraser, Emma Booth, George MacKay, Erik Thomson, Nicholas McAuliffe — Dist. : Equinox.



## Cliente

**Cliente**, c'est l'histoire d'un scénario de film refusé par des producteurs trop frileux, ensuite adapté en roman à succès et finalement devenu film. **Cliente**, c'est également le 7<sup>e</sup> long métrage d'une Josiane Balasko à la tête dure qui tenait à parler de prostitution masculine. La cliente du titre, c'est Judith, une animatrice télé de 51 ans, qui fait appel à des escortes pour enrayer sa solitude. Elle fait la connaissance de Patrick, marié à Fanny, qu'il aime réellement et qui ignore ses activités. Évidemment, tout va dérapier lorsque l'épouse apprendra la vérité. Ni particulièrement réussi ni totalement raté, **Cliente** ne sait sur quel pied danser (comédie où l'on ne rit pas ou drame peu touchant ?) et souffre de problèmes évidents de distribution. Qui peut croire que Nathalie Baye et Josiane Balasko sont sœurs ? Et qu'Éric Caravaca travaille comme escorte ? Et que dire des personnages secondaires irritants comme la coanimatrice fofolle ou la sœur casse-pieds. Heureusement, il y a Nathalie Baye, très juste dans la peau de cette quinquagénaire esseulée. Et ces dialogues en voix off bien écrits qui nous donnent envie de lire le roman.

CATHERINE SCHLAGER

■ France 2007, 104 minutes — Réal. : Josiane Balasko — Scén. : Josiane Balasko, d'après son roman, *Cliente* — Int. : Nathalie Baye, Éric Caravaca, Isabelle Carré, Josiane Balasko, Marilou Berry, Richard Berry — Dist. : Filmopton.



## Cloudy With a Chance of Meatballs

Sur une île américaine frappée par la crise économique, Flint, un jeune inventeur un peu fou tente de redonner espoir à ses concitoyens. La plupart de ses autres trouvailles ayant raté, il est regardé d'un air sceptique lorsqu'il annonce avoir trouvé la solution à la faim dans leur patelin rempli de personnages secondaires assez différenciés et dirigé par un maire véreux. Et pourtant, la machine climato-gastronomique fonctionne au-delà de toute espérance. Rajoutant un canevas de film catastrophe à un livre fantaisiste de science-fiction pour enfants, les scénaristes ont construit un spectacle amusant qui pose gentiment des questions pertinentes sur la surconsommation. L'animation est de niveau professionnel et les voix des acteurs dans la version originale ont été bien choisies, spécialement dans le cas du couple de Sam, la météorologue, et de l'inventeur, et de Tim, le père de celui-ci. Sony-Columbia montre ainsi qu'il peut produire des films d'animation tenant la route.

LUC CHAPUT

■ IL PLEUT DES HAMBURGERS — États-Unis 2009, 81 minutes — Réal. : Phil Lord, Christopher Miller — Scén. : Phil Lord, Christopher Miller, d'après le livre pour enfants écrit par Judi Barrett et illustré par Ron Barrett — Voix : Bill Hader, Anna Faris, James Caan, Bruce Campbell, Andy Samberg — Dist. : Columbia.

## Le code a changé

Des couples amis se retrouvent chaque année chez ML avocate et son mari Piotr, gastronome polonais, autour d'un plat que l'hôte prépare religieusement: le bigos, folklorique variation polonaise de la choucroute. On fait semblant que tout va bien, on rit, on s'envoie des piques tandis que, d'une année à l'autre, les situations évoluent, des amours naissent et meurent, des rancœurs ont la vie longue. Après avoir travaillé avec son père Gérard Oury, Danièle Thompson a écrit pour d'autres; ce n'est qu'en 1999 qu'elle tourne **La Bûche**, sa première réalisation. **Le code a changé** est son quatrième long métrage; elle l'a scénarisé, comme les précédents, avec son fils Christopher Thompson. On y retrouve ses qualités de brillante dialoguiste et d'efficace directrice d'acteurs. Certes, on ne s'ennuie pas, mais la vacuité de ces personnages petits-bourgeois et la banalité des situations font regretter l'intensité d'un Claude Sautet. Il ne faut surtout pas rater le générique de fin où figure la recette favorite de bigos de... Roman Polanski.

FRANCINE LAURENDEAU

■ France 2008, 100 minutes — Réal.: Danièle Thompson — Scén.: Danièle Thompson, Christopher Thompson — Int.: Karin Viard, Danny Boon, Christopher Thompson, Marina Foïs, Emmanuelle Seigner, Patrick Bruel. — Dist.: Séville.



## Dead Snow

Des étudiants arrogants, un chalet perdu dans les montagnes et, par-dessous tout... des zombies nazis! Le tout agrémenté d'une trame sonore construite exclusivement dans le but de faire sursauter le spectateur. Indéniablement, tous les ingrédients d'un film douteux sont ici présents. Un groupe de médecins en devenir décide d'aller festoyer quelques jours au beau milieu de montagnes escarpées en Norvège. La première nuit, un homme louche se pointe dans leur chalet et leur raconte une étrange histoire relative à la fin de l'occupation nazie du pays. Les avarés soldats allemands, face à la colère des Norvégiens occupés, avaient été contraints à la réclusion dans les montagnes, où ils périrent. Les jeunes étudiants seront ainsi confrontés à leur vengeance. Bien entendu (bon vieux cliché oblige), à la suite de leur première rencontre des SS zombifiés, ceux-ci ne cesseront de s'isoler sottement, histoire de mourir en solo. Quoique **Dead Snow** soit un désastre cinématographique inutile, il fera au moins rire les amateurs de cinéma gore par la manière brutale dont les personnages périront un à un dans les souffrances les plus atroces. L'« œuvre » ne s'adresse qu'à eux.

MAXIME BELLEY

DØD SNØ — Norvège 2009, 90 minutes — Réal.: Tommy Wirkola — Scén.: Stig Frode Henriksen, Tommy Wirkola — Int.: Lasse Valdal, Stig Frode Henriksen, Charlotte Frogner — Dist.: Séville.



## Détour

Léo, quadragénaire montréalais et employé modèle, voit dans un voyage de promotion pour un projet économique dans le Bas-du-Fleuve le moyen de se changer les idées. Sylvain Guy, auparavant scénariste (**Monica la mitraille**, **Liste noire**), reprend ici, pour son premier long métrage, les codes du film noir, en essayant de leur donner un côté bucolique. Les développements deviennent pourtant rapidement prévisibles. Léo, interprété correctement par Luc Picard, est brimé à la fois par Lyne, sa patronne, et Maryse, son épouse malade campée par une Suzanne Champagne étonnante. Il est assez rapidement subjugué par la Circé du coin, Lou, jouée avec beaucoup de doigté par Isabelle Guérard. L'irruption du personnage *hénaurme* de Roch, que le jeu outrancier de Guillaume Lemay-Thivierge rend encore plus risible alors qu'il aurait dû être diabolique, fait tanguer dangereusement ce film qui accumule les dialogues plutôt conventionnels et les retournements de situation téléguidés. La réalisation est essentiellement télévisuelle dans cette tentative ratée de film de genre qui ressemble trop, et même en moins bien, à de nombreux produits qui hantent les écrans de télé ou de cinéma.

LUC CHAPUT

■ Canada [Québec] 2009, 92 minutes — Réal.: Sylvain Guy — Scén.: Sylvain Guy — Int.: Luc Picard, Isabelle Guérard, Guillaume Lemay-Thivierge, Suzanne Champagne, Sylvie Boucher — Dist.: Séville.





## The Invention of Lying

Le premier film de Ricky Gervais (créateur de *The Office*) en tant que réalisateur est bâti comme une parabole sur la valeur morale du mensonge et de son corollaire, la fiction. Dans un monde où tous ne savent que dire la vérité, où tout est pris au pied de la lettre, le personnage joué par Gervais invente le premier mensonge, concept nouveau qu'il met vite à profit. Le scénario est parfois brillant, dans son portrait de la religion comme mensonge confortable, et parfois agaçant, alors qu'il empile les discours moralisateurs enseignant à voir au-delà des premières impressions. Romance oblige, le récit s'enlise dans la dernière partie, les blagues d'abord nombreuses s'éparpillent, mais les scénaristes réussissent au moins à développer avec cohérence leur concept jusqu'à la fin, rare exploit dans les comédies contemporaines. La réalisation sans profondeur, peinant à garder le récit en vie, n'arrive toutefois pas à repousser complètement l'humour, que les acteurs, heureusement, savent mieux porter, les nombreux *cameos* venant réanimer un peu ces images banales.

SYLVAIN LAVALLÉE

■ États-Unis 2009, 100 minutes — Réal.: Ricky Gervais, Matthew Robinson — Scén.: Ricky Gervais, Matthew Robinson — Int.: Ricky Gervais, Jennifer Garner, Robe Lowe, Louis C.K., Jonah Hill, Tina Fey — Dist.: Warner.



## It Might Get Loud

Pari réussi pour Davis Guggenheim, qui orchestre, dans le bruyant **It Might Get Loud**, la rencontre de trois générations de guitaristes de premier plan le temps d'une discussion et d'un *jam*: l'Américain Jack White, des White Stripes et des Raconteurs, le Dublois The Edge, de U2, et le Britannique Jimmy Page, reconnu principalement pour son jeu au sein de Led Zeppelin. Dans ce documentaire des plus efficaces, entremêlant vidéos d'archives et photographies noir et blanc, le réalisateur de **An Inconvenient Truth** (2006) brosse un portrait croisé des trois dieux de la guitare. Guggenheim parvient à ne pas tomber dans le piège facile de réaliser une infopublicité pour tel ou tel fabricant de guitares. Avec ses allures anachroniques et sa démarche singulière, Jack White s'avère le plus passionnant des trois intervenants. Un long métrage uniquement sur le jeune artiste de Detroit serait envisageable tant sa conception de l'instrument est unique et sa passion pour la musique, palpable. Il est particulièrement intéressant d'entendre les trois hommes discuter de leur riche héritage blues (White et Page) et punk (The Edge). Bref, les amoureux de la célèbre et vénérée six cordes seront comblés.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

■ États-Unis 2008, 97 minutes — Réal.: Davis Guggenheim — Avec: Jack White, The Edge, Jimmy Page — Dist.: Métropole.



## Jennifer's body

Ce deuxième film écrit par Diablo Cody (scénariste oscarisée pour **Juno**) conserve le même type de dialogues excentriques qui avaient fait le succès de son premier texte, mais cette fois ils sont au service d'une comédie d'horreur ni vraiment drôle, ni vraiment effrayante. Le scénario penche vers l'absurde: Jennifer, après tout, devient un succube après avoir été sacrifiée par un groupe *emo* implorant Satan de les mener vers la gloire... Il est difficile de prendre cette prémisse au sérieux, pourtant le côté satirique est à peine relevé par la réalisation de Karyn Kusama (**Girlfight**): bien qu'inventive par moments, la mise en scène reste trop sage, trop retenue, alors que le scénario incite au délire et à la débauche. Le côté gothique de l'image assume en partie la caricature, mais les scènes plus osées, qu'il s'agisse de violence ou de sexualité, ne le sont justement pas, un peu comme le personnage principal, cette Needy qui est aventureuse, mais pas trop, sexuellement curieuse, mais juste assez. Comme dans **Juno**, il flotte ici un relent conservateur, un peu trop inhibiteur dans ce cas, vu le sujet confinant plutôt au *trash*.

SYLVAIN LAVALLÉE

■ LE CORPS DE JENNIFER — États-Unis 2009, 102 minutes — Réal.: Karyn Kusama — Scén.: Diablo Cody — Int.: Megan Fox, Amanda Seyfried, Johnny Simmons, Adam Brody, J.K. Simmons — Dist.: Fox.

## Julie & Julia

Julia, une Américaine, épouse d'un diplomate à Paris, suit en 1950 les cours de l'école de cuisine *Cordon Bleu* donnés dans une ambiance misogyne et ethnocentrique. Elle parvient à obtenir son diplôme et, avec deux consœurs, produit finalement un livre détaillé et pratique de cuisine française pour ses compatriotes. Julie, New-Yorkaise coincée dans un emploi de bureau qui ne la satisfait pas, entreprend de faire les 524 recettes dudit *Mastering the Art of French Cooking* de Julia Child et de raconter son expérience dans un blog qui devient finalement assez connu. Nora Ephron retrouve ici les qualités de ses scénarios ou films précédents (**When Harry Met Sally...**, **You've Got Mail**) pour montrer, en alternant les époques vécues par les deux femmes, la place de plus en plus grandissante que la cuisine et la gastronomie ont prise dans la vie de nos contemporains, place prépondérante illustrée par la pléthore d'émissions de cuisine de toutes sortes à la télévision. Meryl Streep réussit encore une transformation remarquable de mimétisme distancié pour incarner cette grande (dans plusieurs sens du terme) prêtresse du bien manger à laquelle cette œuvre rend hommage de manière joyeuse.

LUC CHAPUT

■ **JULIE ET JULIA** — États-Unis 2009, 123 minutes — **Réal.**: Nora Ephron — **Scén.**: Nora Ephron, d'après l'autobiographie *My Life in France* de Julia Child et le blog de Julie Powell, *Julie & Julia* — **Int.**: Meryl Streep, Amy Adams, Stanley Tucci, Chris Messina, Linda Emond — **Dist.**: Columbia.



## Pandorum

Réalisateur de l'inédit **Antibodies** — un suspense psychologique enlevé dans la lignée de **The Silence of the Lambs** —, l'Allemand Christian Alvart fait ses débuts à Hollywood avec **Pandorum**. Ce film de science-fiction est en fait un huis clos spatial qui mêle autant des éléments de suspense que d'horreur. Grandement inspiré par le classique **Alien**, ce film assez convenu se démarque à peine des nombreuses productions du genre. Après un début prometteur, le film enchaîne les violences coutumières au genre sans grande invention. De plus, la mise en scène chaotique et le montage aux effets cacophoniques appuyés ne rendent pas toujours l'action cohérente de telle sorte qu'on a peine à discerner ce qui se passe à l'écran. Heureusement, la finale renferme une surprise de taille qui vient presque racheter tout ce qui précède. Malgré un manque évident de psychologie, les comédiens, avec Dennis Quaid en tête d'affiche, ont l'air suffisamment concerné et défendent leur rôle avec aplomb.

PASCAL GRENIER

■ États-Unis / Allemagne 2009, 108 minutes — **Réal.**: Christian Alvart — **Scén.**: Travis Milloy — **Int.**: Ben Foster, Dennis Quaid, Antje Traue, Cam Gigandet, Cung Le, Eddie Rouse — **Dist.**: Alliance.



## Surrogates

Après **Terminator 3**, le réalisateur Jonathan Mostow poursuit dans la même veine, avec cette réflexion sur la bataille entre les humains et la machine (ici, ce sont des clones). À mi-chemin entre **I, Robot** et le récent et raté **Gamer**, **Surrogates** se veut à la fois un film de science-fiction, un drame d'anticipation et un drame policier. Ce mélange de genres propose une réflexion intéressante sur le thème de la peur de l'étranger et de la réclusion. Les effets de synthèse pour les séquences avec les clones sont fort impressionnants et constituent un autre aspect valable au film. En revanche, l'intrigue principale se révèle sans grand intérêt et sans surprise avec une fin tout aussi banale que le reste. Les scènes d'actions sont bien ficelées, mais filmées sans panache. Si Bruce Willis est égal à lui-même et ne se renouvelle guère, l'Australienne Radha Mitchell se révèle plus convaincante lors des scènes plus dramatiques. Ⓢ

PASCAL GRENIER

■ **CLONES** — États-Unis 2009, 88 minutes — **Réal.**: Jonathan Mostow — **Scén.**: Michael Ferris, John Brancato d'après l'œuvre de Robert Venditti et Brett Weldele — **Int.**: Bruce Willis, Radha Mitchell, Rosamund Pike, James Francis Ginty, James Cromwell, Ving Rhames. — **Dist.**: Buena Vista.

